

Odile Fillod – Communication faite au Café IEC du 8 novembre 2016 à Paris

Titre : « Des connaissances biologiques au service de l'égalité dans et par l'éducation sexuelle »

Résumé : Les aspects biologiques du sexe et la sexualité, présumés à tort couverts par le programme de SVT, sont les grands oubliés de l'éducation à la sexualité. Pourtant, en veillant simplement à transmettre certaines connaissances issues des sciences du vivant et à déconstruire certains mythes savants, on peut lutter contre les inégalités d'accès au plaisir sexuel, le harcèlement et les violences sexuelles masculines, les discriminations sexistes et homophobes, et plus largement l'injonction à l'adoption de rôles de sexes normatifs. Au travers de quelques exemples, je soutiendrai que cette approche factuelle constitue une voie plus prometteuse (plus efficace, plus consensuelle) que l'introduction d'éléments de morale sexuelle ou d'« éducation affective » au sein des enseignements scolaires.

Selon les standards pour l'Europe proposés par l'OMS en 2010, l'éducation à la sexualité est un « *apprentissage* ». Plus précisément, cet apprentissage devrait viser, je cite, à apporter « aux *enfants* et aux jeunes » ce qui leur permet de « *comprendre* leur sexualité et *d'en jouir*, d'avoir des relations sûres et *satisfaisantes* », « *d'assumer* la responsabilité de leur propre santé et *bien-être* sexuels [et ceux] des autres », et « de faire des choix qui améliorent leur *qualité de vie* et contribuent à une société bienveillante et équitable ». Pour remplir cette mission, l'éducation à la sexualité devrait notamment, toujours selon ces standards OMS, donner « une information objective, scientifiquement correcte, sur *tous* les aspects de la sexualité » – y compris « physiques ».

Force est de constater qu'en France, l'éducation à la sexualité n'a pas du tout été pensée en ces termes. Pour mémoire, l'objectif a d'abord été la *prévention* des IST et des grossesses précoces non désirées, puis on a ajouté « la *protection* des jeunes vis-à-vis des violences [sexuelles] », de « l'exploitation sexuelle » et « de la pornographie », ainsi que « la *lutte contre* les préjugés sexistes ou homophobes », et plus récemment c'est dans le cadre de la *prévention* des violences faites aux femmes et des violences conjugales, puis de la *lutte contre* la prostitution, qu'on a fait évoluer le texte de loi consacré à « L'éducation à la santé et à la sexualité ».

Loin de l'optique positive recommandée par l'OMS en 2010, notre éducation à la sexualité s'inscrit aujourd'hui dans une logique négative mêlant prévention de risques et approche moralisatrice, et elle n'a pas été envisagée comme un apprentissage. En témoigne le fait qu'elle n'est cadrée par aucun programme, et qu'elle ne fait l'objet d'aucune évaluation. Il n'existe aucune liste des *connaissances* concernant la sexualité que devraient acquérir les élèves, ni de vérification de leur maîtrise par les adultes qui interviennent auprès d'eux.

Or parmi ces connaissances, il en est un certain nombre qui sont issues des sciences du vivant.

Bien-sûr, la sexualité n'est pas qu'une question d'anatomie et de physiologie, de substrats et mécanismes du désir, de l'excitation sexuelle, du plaisir génital et de l'orgasme. Mais ces éléments sont tout de même au cœur de ce qui fait concrètement la sexualité, il me semble. De plus, ces éléments sont souvent présents dans les questions que se posent les jeunes.

Or les aspects biologiques, anatomiques et physiologiques qui ne sont liés ni à la reproduction, ni à la prévention des IST, ne sont globalement pas couverts par le programme de SVT. De plus, aucune formation qualifiante n'étant exigée des adultes qui assurent les séances d'éducation à la sexualité, il est très probable que quelle que soit leur formation initiale, ces adultes soient porteur/euses des préjugés erronés ou biais dans la connaissance de ces aspects qui imprègnent toute la société.

En effet, on trouve de tels biais, préjugés ou erreurs y compris dans les manuels de SVT, pourtant rédigés par des enseignant-es chevronné-es, mais aussi dans les ressources mises à disposition par l'Éducation nationale au niveaux central ou académique, qu'il s'agisse des Guides pour l'éducation à la sexualité restés en vigueur de 2004 à 2016, de certains textes écrits par des inspecteur/ices de SVT, ou encore de supports pédagogiques divers et variés. En outre, les enquêtes telles que celle publiée en 2015 par l'INJEP, l'Institut National de la Jeunesse et de l'Éducation Populaire, indiquent que de nombreux/ses intervenant-es en éducation à la sexualité reconduisent sans forcément en avoir conscience une vision

stéréotypée de la sexualité qui rabat celle-ci sur la reproduction et attribue à chaque sexe des dispositions naturelles différentes en la matière.

En gros, la sexualité reste encore souvent envisagée comme une activité se pratiquant par définition à deux, comme étant a priori hétérosexuelle, et comme étant naturellement centrée autour du coït pénovaginal, avec d'un côté des hommes animés par des « besoins » à assouvir, toujours consentants, prenant l'initiative et tirant naturellement leur plaisir du fait de pénétrer, et de l'autre des femmes globalement passives – hormis dans leur capacité à « aguicher » ou à dire « non » –, et tirant naturellement leur plaisir du fait d'être pénétrées, par un pénis de préférence. Soulignons au passage que dans ce schéma, les personnes intersexuées sont totalement ignorées et leur sexualité complètement impensée.

Face à la prégnance de ces représentations, et face au cortège de souffrances, de violences et d'inégalités dont il n'est pas toujours perçu qu'elles découlent directement de ces représentations, les lignes directrices de l'éducation à la sexualité actuellement mises en avant me semble peu opérantes, quand elles ne sont pas contreproductives.

Tant qu'on croira que la sexualité humaine fonctionne naturellement sur le mode que je viens de décrire, avec seulement des exceptions qui seraient le fait de personnes « différentes », les appels à enseigner le « respect », ou l'« acceptation des différences », les appels à « présent[er] une vision égalitaire des relations entre les femmes et les hommes », ou encore à lutter contre les « stéréotypes », « l'homophobie » ou « les violences sexuelles », n'auront à mon avis pas les effets escomptés.

Les critiques de l'éducation à la sexualité actuelle suggèrent souvent de moins privilégier les aspects biologiques de la sexualité pour développer davantage ses « aspects psycho-sociaux ». Ce n'est pourtant pas sans risque sachant que comme le souligne le rapport de l'INJEP, « l'orientation psychologique de l'éducation à la sexualité », en France tout au moins, a (je cite) « tendance à naturaliser et essentialiser les postures des hommes et des femmes dans la sexualité ».

L'idée que je voudrais pour ma part défendre, c'est qu'en développant *au contraire davantage* les aspects biologiques, on pourrait non seulement mieux répondre aux besoins et questionnements des jeunes, mais aussi lutter plus efficacement contre les inégalités d'accès au plaisir sexuel, le harcèlement et les violences sexuelles masculines, le sexisme et l'homophobie, et au-delà l'injonction à adopter des rôles de sexes normatifs. En effet, transmettre les connaissances biologiques qui tordent le cou aux idées reçues erronées, en ciblant plus spécialement celles qui sont lourdes de conséquences, permet d'attaquer le mal à sa racine. De plus, cette approche a l'intérêt d'être assez inattaquable : apporter une information objective, scientifiquement correcte, relève sans conteste des missions de l'école publique ; ça ne peut pas être considéré comme relevant d'une volonté d'imposer aux élèves certaines opinions, valeurs ou attitudes au mépris de celles que leurs parents voudraient leur inculquer.

Je vais maintenant illustrer les apports potentiels de cette approche par quelques exemples.

Premier exemple : l'idée reçue selon laquelle les hommes ont par nature des « besoins » sexuels que les femmes n'ont pas.

Cette idée alimente celle qu'il est normal que les hommes soient souvent à l'initiative des rapports sexuels, et aussi qu'ils tendent naturellement à harceler sexuellement. Elle soutient l'acceptation par les femmes de cet état de fait, voire la notion de « devoir conjugal », ainsi que l'imposition aux femmes de normes comportementales auxquelles les hommes n'auraient par nature pas à être soumis. Le « manque de retenue » féminin est sur cette base stigmatisé, alors que l'affichage d'une libido débordante fait au contraire office d'étendard de virilité.

Or selon une croyance répandue, ces prétendus « besoins naturels » des hommes découleraient de leur production continue de spermatozoïdes. Ceux-ci seraient stockés dans les voies génitales masculines et s'y accumuleraient en l'absence d'éjaculation, ce qui fait que les hommes auraient besoin d'éjaculer régulièrement pour « vider un trop-plein ».

Eh bien, il suffirait qu'on apprenne aux élèves quel est le devenir des spermatozoïdes en l'absence d'éjaculation, ce qui n'est pas fait actuellement, pour détruire définitivement cette croyance.

Deuxième exemple : l'idée reçue selon laquelle une fois qu'un homme est en érection, il a besoin d'être « soulagé ».

Cette idée alimente celle que la personne qui, le cas échéant, est à l'origine de cette érection, ne peut pas « le laisser comme ça ». Elle soutient la pression à accepter des rapports non désirés dès lors qu'on s'est engagé-e dans un flirt, ainsi que la culpabilisation des femmes jugées « provocantes » qui ont subi un viol ou une agression sexuelle.

Selon une croyance là encore répandue, notamment alimentée par une vidéo massivement diffusée via les forums de discussion entre adolescent-es depuis 2009, cette nécessité spécifique aux hommes d'être « soulagés » dès lors qu'ils sont physiologiquement excités découlerait de l'accumulation de sperme dans les testicules durant la phase d'excitation. En l'absence d'éjaculation, les testicules deviendraient anormalement gonflés et très douloureux : c'est ce qui a été appelé le « syndrome de la couille bleue ».

Ici encore, il serait facile de détruire cette croyance en expliquant ce qui n'est jamais expliqué, ou l'est de façon trompeuse voire erronée si j'en crois les manuels et les ressources pédagogiques académiques disponibles, à savoir le processus de fabrication du sperme.

Troisième exemple : l'idée reçue selon laquelle les sexualités masculine et féminine sont fondamentalement différentes (et complémentaires) du fait que les hommes possèdent un pénis, alors que les femmes n'ont pas d'organe équivalent, ou que leur organe sexuel à elles, c'est le vagin ou le cerveau.

Outre ses conséquences symboliques, cette idée reçue en alimente de nombreuses autres : il serait normal que les femmes ne se masturbent pas, qu'elles ne sachent pas bien « ce qu'elles veulent » et qu'elles puissent facilement être frigides, que leur vagin soit le siège génital de leur plaisir sexuel, ou alternativement que ce plaisir relève chez elles essentiellement d'une construction mentale. Cette construction serait alors soit dépendante de l'existence de sentiments amoureux envers leur partenaire, soit basée sur une forme de masochisme, les femmes jouissant en particulier d'être dominées, ou même violentées, comme le laisse souvent croire la pornographie.

Cette idée reçue concernant une asymétrie et une complémentarité génitales fondamentales alimente de manière générale l'idée d'asymétrie naturelle dans le désir et le plaisir, avec les conséquences déjà évoquées, crée une inégalité d'accès au plaisir sexuel, mais aussi soumet les hommes à une injonction à la « performance » fixée sur leur pénis. Elle est également un ingrédient de base du rejet et de la discrimination des pratiques homosexuelles, vues comme « contre-nature », puisque selon cette vision la sexualité se pratique naturellement entre personnes dotées d'organes complémentaires, et puisque l'un des partenaires d'un rapport homosexuel est vu comme adoptant une « position sexuelle » normalement propre à l'autre sexe. Enfin, cette idée reçue rejette dans l'impensable la sexualité de certaines personnes intersexuées ou transgenres.

Tout cet écheveau serait sérieusement ébranlé si on apprenait aux élèves que quel que soit leur sexe, les êtres humains sont dotés d'un appareil qui entre en érection lorsqu'ils sont excités sexuellement, et dont la stimulation est propre à déclencher l'orgasme ; si on leur apprenait qu'il s'agit chez les femmes du clitoris, et si on expliquait à quoi celui-ci ressemble vraiment et sa position dans le corps.

Parler du clitoris permettrait aussi d'expliquer en passant que l'excision revient dans la plupart des cas à amputer le clitoris de son gland, avec le même effet que si on coupait le gland du pénis, et qu'il ne s'agit donc pas de l'équivalent féminin de la circoncision. Nul besoin alors de s'aventurer sur le terrain glissant d'une critique de cette pratique pouvant être perçue comme l'imposition d'une morale sexuelle euro-péo-centrée.

Il suffirait également de parler de la partie cachée de l'anatomie du pénis pour faire comprendre que les hommes aussi, sont naturellement dotés d'une source de plaisirs comparables à ceux qu'une femme peut tirer d'une pénétration vaginale.

Quatrième exemple : l'idée reçue selon laquelle biologiquement, une femme normale est dotée d'une attirance sexuelle exclusivement androphile, et un homme normal d'une attirance exclusivement gynophile

Cette idée extrêmement répandue amène à penser que les personnes qui ont des attirances homosexuelles les ont développées soit parce qu'elles sont porteuses d'une anomalie biologique ou d'une pathologie mentale, soit parce qu'elles ont fait le choix délibéré de cultiver ce type d'attirances. Dans tous les cas, ça alimente évidemment les discriminations et les violences symboliques ou physiques envers les personnes bi- ou homosexuelles.

Plutôt que de professer qu'il faut « respecter » les personnes qui ont des pratiques homosexuelles, ou que l'homophobie est moralement répréhensible, ce qui peut être contesté – par exemple au nom de la liberté de penser que l'homosexualité est « une abomination » –, et plutôt que d'organiser un débat sur la question de savoir si on choisit ou non son orientation sexuelle, comme c'est malheureusement parfois fait lors de séances d'éducation à la sexualité, je suggère d'exposer un certain nombre de faits.

Déjà, on peut rappeler que même chez les animaux non humains, la sexualité ne se réduit pas « naturellement » au comportement de reproduction, l'existence d'activités sexuelles entre individus de même sexe étant documentée dans des centaines d'espèces, et ces activités étant même centrales dans la vie sociale de l'espèce très proche de la nôtre qu'est le Bonono.

On peut ensuite expliquer que malgré des décennies de recherche, *aucun* facteur biologique influençant l'orientation sexuelle chez l'être humain n'a pu être isolé, et en particulier que plus aucun chercheur en biologie ne travaille sur l'hypothèse qu'il existerait « un gène de l'homosexualité », ou sur celle qu'il y aurait un lien entre niveau de testostérone en circulation et orientation sexuelle.

On peut aussi utilement rappeler que l'homosexualité a été sortie depuis longtemps des référentiels internationaux relatifs aux troubles psychiatriques, et qu'on ne choisit pas plus d'être attiré par les personnes du même sexe que soi que de l'être par des personnes de l'autre sexe, par des personnes très jeunes, ou très âgées, ou présentant toute autre caractéristique. Il n'est pas difficile d'expliquer qu'on choisit d'accomplir ou non tel ou tel acte sexuel, mais pas d'être soudain saisi par un désir ou une envie.

Voilà qui me permet de faire le lien avec une cinquième idée reçue, celle que « Si les hommes sont plus à même de commettre des viols, c'est à cause de la testostérone qui peut rendre leur sexualité incontrôlable »

Je signale que selon un sondage très récent, 29% des Français-es âgé-es de 18 ans et plus adhèrent à cette idée exprimée exactement dans les termes que je viens d'employer.

Il serait déjà très utile, et facile, de remettre en question l'idée générale sous-jacente, selon laquelle il existe un lien causal entre testostérone et motivation sexuelle, idée qui alimente elle aussi la croyance en la naturalité de la propension masculine à harceler sexuellement, et la manifestation du désir comme étendard de virilité.

Divers résultats d'études montrent que ça ne fonctionne pas comme ça ; on peut ainsi parler, par exemple, de la libido qui peut rester inchangée chez des hommes castrés, ou encore de l'absence de corrélation entre niveau de testostérone basale et délinquance sexuelle masculine.

On peut aussi très utilement expliquer la distinction entre l'*excitation* sexuelle, dont les mécanismes physiologiques sont contrôlés par le système nerveux autonome, et les *comportements* sexuels, quant à eux soumis au contrôle volontaire, quel que soit le sexe et quel que soit le niveau de testostérone en circulation.

Il y a encore d'autres idées reçues erronées qui devraient et pourraient être déconstruites facilement à l'aide de connaissances anatomiques ou physiologiques : je pense par exemple à l'idée que la notion de « virginité » est pertinente pour les filles, et qu'on peut la contrôler selon qu'il y a saignement ou non lors d'un coït péno-vaginal, ou encore celle que la prétendue « érection » des tétons d'une femme signale son excitation sexuelle, mais je vais m'arrêter ici.

Je voudrais pour conclure souligner que l'approche que je propose ne vaut pas que pour les connaissances en biologie : l'*apprentissage* d'un certain nombre d'acquis des sciences sociales, ou encore de certains textes de loi, serait très profitable et là encore inattaquables dès lors que la démarche mise en œuvre consisterait à transmettre des *connaissances*.

Merci pour votre attention.